

Le Chat Murr



LE BLOC-NOTES D'UN LECTEUR ENTHOUSIASTE

n° 18 – avril 2017 ISSN 2431-1979

Rédaction : Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims <http://lechatmurr.eklablog.com/>

Stefan Zweig, l'Europe et nous

Un film de Maria Schrader *Adieu l'Europe* raconte l'exil de Stefan Zweig jusqu'à sa mort survenue à Petrópolis (Brésil) le 22 février 1942. Une décennie plus tôt, au cours d'une conférence donnée à Rome, l'auteur du *Monde d'hier* proposait une « désintoxication morale » de l'Europe en des termes que le lecteur d'aujourd'hui pourrait croire écrits en 2017 : « Toute l'Europe semble subir l'humeur des jours de vent où le fœhn ou le sirocco empêchent les forces vives de jouer librement, pèsent sur l'état d'âme et irritent dangereusement les nerfs sans inciter à l'action réelle. » Espérons qu'il nous sera « donné d'apercevoir à nouveau le ciel clair et sans nuage de la concorde au-dessus de l'Europe ». On peut compter sur « Le Chat Murr » pour se mobiliser au service de cet idéal. L'Europe...littéraire est sa passion. Stefan Zweig, *Appels aux Européens*, traduction de l'allemand de Jacques Le Rider, Éditions Bartillat, 2014.



Salzbourg © Dominique Hoizey

L'ÉPHÉMÉRIDE DU CHAT MURR

Le « beau talent » de Casimir Delavigne
Germain Nouveau et l'« hirondelle de grand chemin »
Il y a 37 ans...Jean-Paul Sartre

L'anniversaire de la naissance ou de la mort d'un auteur est toujours une bonne raison d'en évoquer le souvenir. Pourquoi d'ailleurs ne pas fêter les écrivains comme on fête les saints ? C'est dans cet esprit que j'ai (re)lu Casimir Delavigne, né le 4 avril 1793, et Germain Nouveau, mort le 4 avril 1920, sans chercher autre chose que de faire passer mon enthousiasme de lecteur. J'ai aussi dans cette éphéméride une pensée pour Jean-Paul Sartre, mort le 15 avril 1980.

LIRE PAGES 2-3

James Joyce ou le plaisir des mots

L'hiver dernier, pendant quelques jours, j'ai fait d'*Ulysse*, ma lecture matinale. Un jour, j'entrai dans Hallows'Church avec M. Bloom : « Quelque chose en train, quelque office de confrérie. Dommage qu'il y ait si peu de monde. Bon petit coin discret pour être à côté d'une jeune fille.¹ » Un autre jour, je l'accompagnai à un enterrement : « A dit qu'il allait en paradis ou qu'il est en paradis. Dit ça pour tout le monde. Quelle fastidieuse besogne ! Mais il faut bien qu'il dise quelque chose.² » Ou bien je poussai en sa compagnie la porte du restaurant Burton : « L'odeur le saisit à la gorge : sauces de viande pénétrantes, lavasses de légumes verts. Le repas des fauves.³ » Et il y a cette scène, éblouissante, à la bibliothèque autour de Shakespeare qui fit de moi un incorrigible « Joycephile ». James Joyce, c'est le plaisir des mots assuré ! Quelques notes de musique, ici et là, n'échappent pas au lecteur mélomane : « La musique wagnérienne, à coup sûr grandiose en son genre, il fallait le reconnaître, était un tout petit peu écrasante pour Bloom et dure à suivre du premier coup, mais [...] *La Douzième Messe* de Mozart, ça le transportait tout simplement, surtout le *Gloria* qui était à son idée le nec plus ultra de la musique de premier ordre, la vraie, qui enfonçait littéralement tout le reste dans le quatrième dessous.⁴ »

1. James Joyce, *Ulysse*, in *Œuvres*, II, édition publiée sous la direction de Jacques Aubert, Bibliothèque de la Pléiade/Gallimard, 1995, p. 88. 2. *Ibid.*, p. 117. 3. *Ibid.*, p. 190. 4. *Ibid.*, p. 714.

LITTÉRATURE & HAGIOGRAPHIE

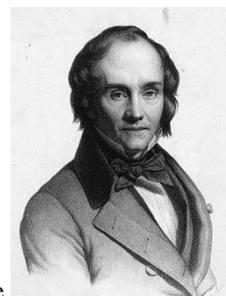
Gustave Flaubert et Julien l'Hospitalier

LIRE PAGE 4

L'ÉPHÉMÉRIDE DU CHAT MURR
La muse de Casimir Delavigne

Le 4 avril 1793 naissait Casimir Delavigne. Le lecteur d'*Illusions perdues* de Balzac se souvient des propos que tient le libraire Dauriat devant Lucien, le « poète d'Angoulême » : « [...] la semaine dernière, vos sonnets étaient pour moi comme des feuilles de choux, aujourd'hui votre position en a fait des *Messéniennes*.¹ » Les *Messéniennes*, « les voilà ces chants funéraires² » de Casimir Delavigne ! Qui aujourd'hui les lit ? Nous ne sommes plus à l'époque d'Hégésippe Moreau dont le narrateur de sa *Thérèse Sureau* « [se souvient] qu'un étudiant de [ses] amis avait conquis autrefois les bonnes grâces d'une reine de comptoir, en usurpant le nom de Casimir Delavigne³ ». Si le nom de Casimir Delavigne m'est familier depuis longtemps – il était né au Havre où j'ai passé de belles heures de mon enfance, et de plus sa tombe au Père-Lachaise n'échappa pas à mon attention au cours d'une flânerie parisienne –, j'ai tardé à en lire plus que son discours en vers sur la découverte de la vaccine : « Adopte ce bienfait, ô France ! ô ma patrie !⁴ » Je l'ai fait sans déplaisir, mais il semble révolu le temps où Lamartine pouvait écrire :

Grâce aux vers enchanteurs que tout Paris
répète,
Ton nom a retenti jusque dans ma retraite ;
Et le soir, pour charmer les ennuis des
hivers,
Autour de mon foyer nous relisons ces vers
Où brille en se jouant ta muse familière,
Qu'eût enviés Térence, et qu'eût signés
Molière.⁵



Casimir Delavigne

1. Honoré de Balzac, *Illusions perdues*, in *L'Œuvre de Balzac*, publiée sous la direction d'Albert Béguin et de Jean A. Ducourneau, Le club français du livre, 1954, tome 4, p. 755. 2. Casimir Delavigne, *Œuvres complètes*, nouvelle édition, *Poésies*, Firmin-Didot et C^{ie}, 1887, p. 9. 3. Hégésippe Moreau, *Le Myosotis, petits contes et petits vers*, H. Lardanchet, 1920, p. 52. 4. Casimir Delavigne, *op. cit.*, p. 198. 5. Alphonse de Lamartine, « Épître à M. Casimir Delavigne », in *Œuvres poétiques complètes*, édition présentée, établie et annotée par Marius-François Guyard, Bibliothèque de la Pléiade/Gallimard, 1963, p. 283.

Une famille au temps de Luther
Tragédie de Casimir Delavigne (19 avril 1836)

LUIGI
Bible, manne céleste, adorable parole,
Livre qu'on peut nommer le livre qui console,
Œuvre de vérité, dont chaque mot guérit
Une douleur de l'âme, une erreur de l'esprit,
Je jure d'accomplir tes préceptes austères
Et baise avec ardeur tes sacrés caractères !

THÉCLA
Bien ! Gloire à Dieu, Luigi ! Du moins mon premier-né
Suit l'exemple pieux qu'à deux fils j'ai donné.
Puisse-je voir ton frère entrer dans cette voie,
Et comme Siméon je mourrai de ma joie.

LUIGI
Cher Paolo !

THÉCLA
Rougis de son aveuglement.

LUIGI
J'en gémiss.

THÉCLA
Il s'y plaît, s'attache obstinément
A Rome, à ce cadavre, à cette chair impure
Qu'un souffle de Luther a mise en pourriture.

Extrait de la scène I, *Œuvres complètes*, Firmin-Didot et C^{ie}, 1884, III, p. 1-2.

Paolo n'accepte pas l'abjuration de son frère Luigi dont le salut ne peut en conséquence « sortir [que] de sa mort ». Croyant obéir à un ordre de Dieu, Paolo tue Luigi, puis, « maudit par tous », il s'enfuit épouvanté. Je ne sais pas l'accueil que cette tragédie recevrait aujourd'hui – nous célébrons cette année le cinquième centenaire de la publication par Martin Luther, le 31 octobre 1517, des fameuses 95 thèses – mais on pouvait lire à l'époque sous la plume de Prosper Poitevin : « Dans *Une famille au temps de Luther* se trouvent réunies toutes les qualités qui caractérisent le beau talent de M. Delavigne : une grande sagesse de conception, un sentiment exquis des convenances, une merveilleuse flexibilité de style, une raison toujours élevée, et pour tout dire enfin, un esprit si franc et si vrai, qu'il n'est autre chose que la raison parée et embellie. » N'est-ce pas cette même raison qui faisait écrire au poète anglais Alfred Tennyson : « Je hais, dans leurs rancœurs, leurs castes et croyances, / Je laisse l'homme adorer comme il veut...¹ » ? 1. *Le Rêve d'Akbar*, traduit par Claude Dandréa, La Différence, 1992, p. 161.

Germain Nouveau et l'« hirondelle de grand chemin »

Le 4 avril 1920 disparaissait Germain Nouveau. Qui peut ne pas avoir pitié du « gueux » Germain Nouveau – je me réfère à sa « très-meschante ballade d'un pauvre petit gueux¹ » à Jean Richepin – « [faisant son] train / En mendiant [son] pain² » ? Du poète de *La Doctrine de l'Amour*, que je relis parfois, j'aime les *Petits tableaux parisiens*, quand, par exemple, il relate l'inhumation de Jules Michelet au Père-Lachaise : « Dans le silence parfumé, dans l'air plein de rayons, de tièdes et pénétrantes effluves, un orateur funèbre prit la parole, et en même temps un amoureux rossignol, du haut d'un arbre, lança à pleine gorge une averse de notes, une pluie battante de perles. La foule rêvait, les lèvres entrouvertes des femmes souriaient – et l'âme de Michelet écoutait le rossignol.³ » N'oublions pas l'attachement de Germain Nouveau à Benoît-Joseph Labre (1748-1783), « Ce saint qui ne fut qu'un pauvre homme, / Hirondelle de grand chemin...⁴ ». En 1877, Germain Nouveau se rendit à Amettes (Pas-de-Calais) avec Paul Verlaine pour visiter la maison natale de Benoît-Joseph Labre, béatifié en 1860 et canonisé en 1881, et dont il fait l'apologie dans *La Doctrine de l'Amour* :

Beau paysan, ange d'Amette,
Ayant aujourd'hui pour trépieds
La lune au ciel, et la comète,
Et tous les soleils sous vos pieds ;
Couvert d'odeurs délicieuses,
Vous, qui dormiez sous les yeuses,

Vous, que l'Église aux mains pieuses
Peint sur l'autel et le guidon,
Priez pour nos âmes, ces gouges,
Et pour que nos cœurs, las des bouges,
Lavent leurs péchés noirs et rouges
Dans les piscines du pardon.⁵



De gauche à droite : Germain Nouveau (1851-1920) – Maison natale de Benoît-Joseph Labre à Amettes
Gisant de Benoît-Joseph Labre à Sainte-Marie-des-Monts (Rome)

1. Germain Nouveau, *Œuvres complètes*, textes établis, présentés et annotés par Pierre-Olivier Walzer, Bibliothèque de la Pléiade/Gallimard, 1970, p. 381. 2. *Ibid.*, p. 368. 3. *Ibid.*, p. 453. 4. *Ibid.*, p. 523. 5. *Ibid.*, p. 525.

Il y a 37 ans...Jean-Paul Sartre

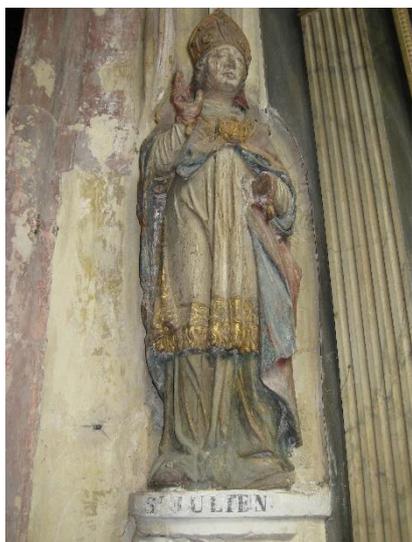
L'anniversaire de la mort de Jean-Paul Sartre, survenue le 15 avril 1980, ne se passe jamais sans que je ne relise quelques pages. Et pourquoi pas, cette année, *La Nausée* ? « Je suis j'existe je pense donc je suis ; je suis parce que je pense, pourquoi est-ce que je pense ? je ne veux plus penser je suis parce que je pense que je ne veux pas être, je pense que je...parce que...pouah !¹ » C'est que *La Nausée* marque le point de départ de mon cheminement au cœur de l'univers romanesque et dramatique de Jean-Paul Sartre. J'ai abordé son œuvre à l'époque du lycée, mais négligeant d'emblée l'invitation de l'un de mes condisciples à me libérer de mes angoisses métaphysiques en lisant *L'Être et le Néant* – je n'en ai jamais vraiment achevé la

lecture –, j'ai rapidement donné ma préférence au romancier plutôt qu'au philosophe. En outre, des ouvrages comme *Les Mots* ou *L'Idiot de la famille* m'ont passionnément intéressé. D'une manière générale, les écrits de Jean-Paul Sartre ne m'ont jamais laissé indifférent. 1. Jean-Paul Sartre, *Œuvres romanesques*, édition établie par Michel Contat et Michel Rybalka, Bibliothèque de la Pléiade/Gallimard, 1981, p. 120.



Gustave Flaubert et Julien l'Hospitalier

Maurice Nadeau écrit fort joliment à propos des *Trois contes* que Flaubert s'y « laisse aller à ses dons », donnant l'image d'une « création où l'inspiration, les thèmes, l'écriture concourent à un seul et unique objet qui porte ostensiblement l'estampille du génie flaubertien¹ ». Comment Flaubert s'est-il intéressé à Julien l'Hospitalier ? On parle le plus souvent d'un vitrail de la cathédrale de Rouen – Flaubert, à la fin de son conte, évoque un vitrail d'église de « son » pays – mais on oublie une statue de l'église de Caudebec en Caux. L'histoire de ce Julien n'est pas banale. Au cours d'une chasse, il entendit un cerf lui dire : « Comment oses-tu me poursuivre, toi qui seras le meurtrier de tes parents ? » Effrayé, il prit la fuite. Il se mit au service d'un prince qui, satisfait, le fit chevalier et le maria à une châtelaine veuve. Les années passèrent, et puis, un jour, ses parents, partis à sa recherche, se présentèrent sans le savoir chez lui. Ils furent accueillis par sa femme qui, après les avoir écoutés, comprit qu'elle avait devant elle les parents de son époux. Elle leur proposa de se reposer dans le lit conjugal. Julien rentra en l'absence de sa femme. Il crut celle-ci dans les bras d'un autre homme. Il tira son épée et tua les dormeurs qui se révélèrent être ses parents. Fou de douleur, il s'installa avec sa femme au bord d'un grand fleuve, transportant les voyageurs d'une rive à l'autre et leur donnant l'hospitalité. Tout cela pour faire pénitence. Le temps passa. Une nuit, il entendit la voix plaintive d'un étranger qui l'appelait pour traverser le fleuve. Il l'accueillit chez lui. L'étranger semblait rongé par la lèpre. Et voici qu'il se transforma en un ange : « Le Seigneur a accepté ta pénitence. »



Julien l'Hospitalier
Caudebec en Caux © Dominique Hoizey

Flaubert fait de Julien un chasseur invétéré. Il prit même le bonnet de sa mère pour une cigogne, ce qui, dans le roman de Flaubert, précipita son départ du château familial. Il s'engage tout d'abord dans une troupe d'aventuriers, et le voici bientôt à la tête d'une armée d'esclaves, de manants et de « toutes sortes d'intrépides », secourant aussi bien le roi d'Angleterre que les Templiers de Jérusalem. Et même le négus d'Abyssinie. Il vient également au secours de l'empereur d'Occitanie,

prisonnier du calife de Cordoue, qui, pour le remercier, lui donne en mariage sa fille, née de son concubinage avec la sœur du calife. La légende, vous vous rappelez, parle d'une châtelaine veuve. En ce qui concerne le drame proprement dit – l'assassinat de ses parents – Flaubert s'en tient au récit traditionnel : Julien, au retour d'une chasse, croit voir sa femme dans les bras d'un amant, et il tue, sans le savoir, son père et sa mère. La page est fameuse. La légende dit que les malheureux époux se retirèrent ensemble au bord d'un grand fleuve où ils établirent un hospice. Chez Flaubert, Julien « s'en alla, [seul], mendiant sa vie par le monde », hanté par son parricide : « Il rechercha les solitudes. Mais le vent apportait à son oreille comme des râles d'agonie ; les larmes de la rosée tombant par terre lui rappelaient d'autres gouttes d'un poids plus lourd.³ » Julien devient passeur, et on retrouve, bien entendu, l'épisode du lépreux ainsi décrit par le romancier : « Tel qu'un squelette, il avait un trou à la place du nez ; et ses lèvres bleuâtres dégageaient une haleine épaisse comme du brouillard, et nauséabonde.⁴ » Fidèle à la légende qui dit qu'après la disparition du lépreux, Julien reposa dans le Seigneur, Flaubert conclut magnifiquement son conte : « ...et Julien monta vers les espaces bleus, face à face avec Notre-Seigneur Jésus, qui l'emportait dans le ciel.⁵ »

1. Maurice Nadeau, *Gustave Flaubert, écrivain*, Les Lettres Nouvelles/Maurice Nadeau, 1980, p. 231. 2. Gustave Flaubert, *Trois contes*, in *Œuvres*, II, édition établie et annotée par A. Thibaudet et R. Dumesnil, Bibliothèque de la Pléiade/Gallimard, 2001. 3. *Ibid.* 4. *Ibid.* 5. *Ibid.*